

LA VERTU DE Mlle PUCHE

... Qui l'abbé ou, je l'ai connue, et la regrette fort, cette pauvre Françoise Puche qui vient de terminer sa vie à l'Asile des Dames de la Miséricorde. Elle avait reçu le jour au printemps de 1770 dans la vieille petite maison renaissance qui s'accote à l'église de Notre-Dame-de-Basse-Ville, et fut élevée par une servante qui se prénommaient Angélique et que toutes les comédiennes de Nantes appelaient Gertrude, du diable (pardon l'abbé), si j'ai jamais su pourquoi... Quand parfois je la croisais au passage, j'avais peine à croire en la voyant si sèche, si maigrichonne sous son grand châle d'Inde à ramages verts, jaunes et noirs, que ce fut la même Françoise Puche que je connus naguère, la splendide créature qui fit tourner plus de têtes que la machine à Guillotin n'en fit tomber et qu'en raison de sa fièvre et farouche vertu, on surnommait "La Lucrèce Révolutionnaire". Elle n'eut qu'une aventure dans sa vie, mais... quelle aventure! Au fait, l'abbé, puisque me voici en train de griffonner, je vais vous conter cette histoire là, encore que je ne sois guère buveur d'encre... Mais que faire en son gîte, quand l'atmosphère vous interdit la pipe et que les douleurs vous clouent sur une chaise longue, tout comme une femmelette ayant ses vapeurs? Françoise-Emilie Puche était la fille unique de Me Puche, avocat au barreau nantais, le plus redoutable chicanous de toute la Bretagne. Il avait fallu être député du Tiers à l'Assemblée des Etats-Généraux et y eut certes fait bonne figure, car il était plein de sentences encyclopédistes et son éloquence aigre et pointue, n'était pas de celles qui passent inattendues si j'ose employer cet affreux barbarisme... Mais on le savait voltairien et le clergé le tenait en mésétime. Il échoua donc, ce qui l'agrita fort. Ce Me Puche était la terreur des nobliaux et gentillets, procéduriers toujours en bisbille avec leurs gens et qui, maigres comme cigognes égyptiennes, vivent d'un revenu de cinq cents livres parmi les paysans, n'ont qu'un habit de velours bleu à boutons d'acier pour tout gala et s'occupent plus souvent d'une miée au lait que d'un jambon au madère. Or Me Puche eût su tuer la quintessence solitaire du gousset de ces gueux-là, tant il était retors, malin et avait le nez fait pour flairer les écus cachés comme porcs pour chercher truffes... Au matériel, c'était un sécot, laid, ridé, bâti comme la poupée de Jeannoton et qui, sur le tard, avait épousé la veuve d'un marchand drapier, personne insignifiante, douée d'assez beaux yeux bleus à fleur de tête et si bien en chair qu'elle ressemblait à une petite boule... toujours roulante et remuante. Cette toute belle jouissait d'une rente de mille écus. Comment de ce couple mal assorti naquit la miraculeuse blonde qu'était Françoise Puche... C'est ce que nous, l'abbé, ni moi, ne saurions dire. Mettons que ce fut un miracle et n'en parlons plus... Toujours est-il que notre Françoise connue à peine sa mère, mais fut choyée par son père avec une idolâtrie de péni... Rien n'était trop beau, ni trop cher pour elle. Cette petite fille eut des langes de linon garni de valenciennes et un berceau en bois de rose... Ce que le chicanous envenimé de procès pour élever sa guéline est imaginable. Vint la Révolution, que, pour commencer nous ne primes guère au sérieux parce que nous n'y voyions pas plus loin que le bout de notre nez, mais dont le Puche, averti et rusé, flaira les fins dernières, et prévint le succès. Il fut président du premier club patriote, devint jacobin, et sa fille, à son exemple, exalta le moral des femmes et des filles de son entourage. Elle arbora, la première à Nantes, la carmagnole et la cocarde, zéqua le bonnet phrygien—mais le fit faire noir à cause que cette couleur sied bien aux blondes!— et eut sa pique citoyenne au fer argenté et au manche de cormier poli lorsque les bleus eurent cette extravagante idée d'armer les femmes, en prévision d'une invasion étrangère. Elle avait troqué son nom de Françoise pour celui plus romain de Lucrèce et Pamphile Puche, son honorable père était devenu, selon la mode du jour Tiberius ou Caius, je ne sais plus trop lequel. Lucrèce était une fille splendide, une Junon jeune aux formes magnifiques et point trop imposantes. Elle était de ces blondes qui ont la peau légèrement ambrée et de larges yeux veloutés mi violets, mi-bleus...

sous des paupières bistrées, ombreées, de longs cils d'or brun... Elle devait avoir une goutte de sang sarrazin dans les veines, une goutte de vieux sang pirate qui lui faisait aimer la bataille et renifler la poudre d'une narine si altièrement gonflée, que l'on n'eût pas été surpris de la voir se muer en héroïne... Avec cela d'une vertu inattaquable, exorbitante, extravagante à une époque où la chasteté n'était point monnaie courante. Vous savez, l'abbé, quelles horreurs eurent lieu à Nantes sous le préconsulat de cette affreuse brute, sanguinaire et lâche qui se nommait Carrier. Puche, présentant quelles responsabilités il y aurait à prendre après les fusillés, les noyades et le reste, s'était adroitement fait déléguer comme représentant aux armées et avait laissé sa fille en ville, sous la garde de sa nourrice, la fidèle Gertrude, cependant qu'il baguenaudait dans le bocage à la suite du général Léchelle. La Françoise, selon ses instructions, se tenait coite comme taupin en son trou. Elle était d'ailleurs hardie, généreuse et un peu folle mais, femme avant tout, réprouvait les violences inutiles. Sa nature délicatesse se cabrait à l'odeur du bain de sang dans lequel chaque matin le Carrier plongeait Nantes. Un beau soir, alors qu'elle s'allait mettre au lit, elle entendit frapper violemment à la porte de sa chambre et descendit pour reconnaître le visiteur... Sa vieille servante, plus sourde que tout un bataillon de pots, n'avait rien entendu. Elle devorait la lèpre de la poterne et distinguait, plutôt mal que bien, à la lueur de son falot, un homme coiffé d'un bicorne à cocarde enveloppé d'un manteau militaire, et en qui elle crut reconnaître son père. Elle ouvrit donc avec un rire de contentement, fit entrer l'homme, lui serra au cou et s'aperçut dans la même minute que le cavalier était jeune, blond, mal rasé, qu'il avait les mains fines sinon blanches, et une large cicatrice encore rouge, produite par un beau coup de sabre sur le front... —Que voulez-vous, l'ami? dit-elle toute mal contenue et déjà sur la défensive... —Mademoiselle, dit l'homme en se découvrant, je ne sais qui vous êtes mais je vous supplie de me donner asile... Je suis le marquis de Rochet-Sambletouse, comte de Barraspoint, lieutenant à l'armée catholique et royale. Je me suis évadé de la prison, à la faveur d'une erreur, mais on me poursuit... J'ai une mère et que j'adore. Voulez-vous me sauver? On devait me guillotiner demain... —Venez, dit Françoise Puche, en reprenant sa lanterne. Je vous cacherais, suivez-moi, citoyen! A peine étaient-ils rentrés dans la chambre de la jeune fille, que l'on heurta rudement aux volets! —Citoyenne Puche! Ouvrez, crient-ils du dehors parmi des coups d'armes sur les pavés. —Vite! Cachez-vous dans la rue! dit-il, murmura Françoise, on n'ira pas vous chercher là... Dépêchez-vous! —Ouvre nous! citoyenne! ré pétait au dehors une voix rude. Le marquis se glissa dans la rue et se faufila derrière le lit, eut tout fait de se glisser sous les sangs. —Vas-tu ouvrir! citoyenne Puche! On t'accuse de cacher un ci devant! Réponds! reprit la voix rude. Derrière les contrevents de bois blanc, Françoise Puche éclata de rire, d'un rire si frais, si perlé que le vacarme cessa aussitôt dans la rue. —Et qui m'accuse ainsi? demanda la belle fille. —Moi! Gracchus Le Nantec! —Tu n'es qu'un sot... Le Nantec... Si je ne veux pas ouvrir, c'est que je suis à ma toilette, en vêtements de nuit et que ce n'est pas là un costume décent pour recevoir la visite de braves patriotes. —Peu importe ton costume! Nous te savons la plus pudique des filles... Mais prouve nous que tu n'as pas d'homme chez toi! —En une seconde, la Françoise eut fait tomber sa robe. Elle apparut en corps de chemise, en jupon de linges, la gorge et les bras nus, dénudés ses cheveux admirables, ouvrit sa fenêtre et se pencha sur la rue où luisaient des torches. —Me croyez-vous, maintenant, demanda-t-elle d'une voix frémissante... Croyez-vous que je recevrais un étranger, un ennemi, un traître, ainsi dévêtue? —Qui! oui! crièrent des voix rudes, nous te croyons... Rentre chez toi, citoyenne. —Et—ô miracle de la vertu—ils s'en allèrent en traînant leurs pieds sur les pierres (voilà-t-il pas l'abbé, un beau sujet de sermon?). En hâte, la Françoise releva ses cheveux, passa une robe de chambre et alla délivrer le nobiliaire. —Allez-vous en... murmura-

t-elle, toute rouge de pudeur blessée... Et oubliez-moi. —Dieu! que vous êtes belle! dit le jeune homme... extasié... —Allez-vous-en, répéta Françoise... Je vous en prie, je vous l'ordonne, la route est libre... Fuyez. —Pourquoi? dit hardiment le garçon, je suis jeune, vous êtes belle, vous êtes seule... Fuyez avec moi, car si ces brutes reviennent et me voyaient sortir d'ici... elles vous tueraient... —Non, je suis la fille de Tiberius Puche... représentant du peuple aux armées républicaines, délégué en Vendée... On m'épargnerait. —Le citoyen Puche, dit en riant le marquis... C'est lui qui m'a fait expédier aux prisons nantaises. Le père me prend et la fille me sauve. Je prends la fille... pour me venger du père... Allons la belle... Il s'avancait, les bras tendus, les lèvres gourmandes de baisers, les yeux fermés, ayant déjà à la rue de ce riens et frais cotillon, oublié la mort, la guillotine et les poursuites et se conduisant ainsi en vrai gentilhomme français. Mais Françoise saisit un pistolet sur sa table de nuit et, mettant le gaillard en joue, dit l'œil plein de flammes: —Un pas de plus et je tire! —Tu me rateras! dit le jeune homme en faisant le pas défendu. Elle tira! La machine: Elle tira droit et ferme... Et le marquis roula à terre, avec une belle balle d'une demionce dans le creux des estomacs. L'abbé, la suite peut être dite en dix lignes. Françoise, bouleversée de terreur en voyant tomber le garçon, alla chercher sa nourrice en toute hâte et l'amena chez elle. La vieille faillit avoir une syncope en voyant ce beau garçonné sans jugement sur le dur carreau, au beau milieu d'une flaque de sang... Elle était un peu rebouteuse, un brig sotier, experte garde-malade et pipas habile qu'un barbier à panser les blessures. Elle reconnut, en palpant la plaie, que la balle avait glissé sur une côte et s'était logée sous le tétou droit en plein muscle. Elle l'enleva fort dextrement, nettoya la bouchonnière faite par le projectile et mit le gars dans le lit de la farouche Lucrèce... Bref, la belle fille s'installa au chevet du blessé... Et l'amour qui toujours rôde autour de la jeunesse, fit qu'un beau soir le marquis de Rochet-Sambletouse, comte de Barraspoint, obtint de Mlle Puche, grâce à sa pâleur intéressante et à ses longs regards mouillés de convalescence ce qu'il n'eût jamais obtenu par la violence... Avec la complicité de la nourrice, bien entendu. Sur ces entrefaites, le délégué aux armées fut accusé de modérantisme décrété d'accusation, envoyé à Paris et guillotiné huit jours après son arrivée. La Françoise et son amant filèrent alors à Guernesey et de là, gagnèrent la Hollande où ils vécurent jusqu'à la Restauration, lui commia aux écritures chez un importateur d'épices, elle donnait des leçons de grammaire et de chant aux bourgeois de la ville. Le marquis mourut de gras fondu en 1815... et c'est alors que la Françoise, qui n'avait jamais voulu épouser son amant revint en France... Elle avait un peu de bien. Elle retrouva sa maison que le fils de sa vieille nourrice avait rachetée à la vente judiciaire. Il la lui rendit. Elle s'y établit... Elle est morte maintenant... Dieu ait son âme... Voilà l'histoire, l'abbé... Ne m'écrivez pas sous vos anathèmes. Je sais bien qu'elle n'est pas fort catholique, mais elle vous a un petit parfum de grâce et de fatalité qui m'émeut... En puis, mon cher porte-chrême, on ne peut décemment demander des berquinades à un ancien servante de houzards, ayant servi dans les dragons de Sebastiani! Mettez pour trente sols de fleurs, en attendant que j'y puisse aller dire un "pater" moi-même, sur la pierre funéraire de Françoise Puche... car je l'ai portée en mon cœur sans lui en jamais rien dire... au temps où nous vivions à Haarlem... A vous, l'abbé.

Le jeu de l'amour et du houzard. Voilà les beaux houzards qui passent! Maman, je veux me marier! Ah! ces invincibles houzards, ils sont tellement passés et repassés sous le balcon de la blonde Corinne que la mimonne a donné la volée à son petit cœur de dix-neuf ans. Vite il a couru s'accrocher à la longue moustache soyeuse du capitaine Saint-Phar, vous savez bien, le beau Saint-Phar, qui, tout azur, dorés, fourrés et chamarrés, semble quelque Phébus habillé de rayons et colutté de ciel. Cette fois, c'est la flamme ingénue qui s'est fait prendre à l'éclatant papillon. —Ca, maman, qu'on nous marie! Déjà, les fiançailles ont donné l'essor aux premiers baisers. Le voile de l'épouse est là, pudique et mystérieux. Les violons accordent discrètement leurs plus galantes ritournelles... Bom! bom! badaboum! Voilà qu'une coalition tombe dans la corbeille et vient trouver à grands coups de canon les pauvres rêves de bonheur... A bientôt, mon amour! A cheval, mon capitaine! Des lettres tous les jours! Ta ra ta, c'est le bout-selle! Point de direction: le Danube! En route pour la victoire! Voilà les beaux houzards qui passent! Maman, je veux me marier! La pipe aux dents, le colback sur les yeux, les houzards s'en vont, terribles et gaillards, sur les grandes routes de la vieille Allemagne. Hier, on a battu l'ennemi à Abensberg, demain on le battra ailleurs. Et le capitaine Saint-Phar continue à chevaucher, rêveur, mélancolique, amoureux... Il revoit sa Corinne si fraîche et si jolie dans son canezou brodé et sa colletterie à tuyaux. Mais voilà qu'un grand éclat de rire vient troubler derrière lui sa douce évocation. Ce sont ses trois amis, Alcide, Arthur et Adolphe, capitaines comme lui, mais au surplus bandits de rueilles et vagabonds d'amour, affiantant la force pétarades le scepticisme des roués les plus blasés. —Hé! Saint-Phar, vas-tu laisser ton cœur aux mains des belles Viennoises? —Tais-toi, Alcide. Tu sais bien que je suis fiancé. —Ta fiancée? Belle raison! Mais elle n'aime en toi que ta moustache. —Et ton panache. —Et tes soutaches. —Et moi je vois dis qu'elle m'aime de tout son cœur. —Son cœur! Comme si les femmes en avaient! —Et dire que c'est un houzard qui parle! —L'ingrat! Il ne sait ce qu'il doit à son plumet. —Saint-Phar ne répondit pas, il songeait... Alors Alcide, Arthur et Adolphe répétèrent en ricanant le cri des filles sur les grand routes. —Voilà les beaux houzards qui passent! Maman, je veux me marier! Eckmühl fut une chevauchée formidable. Les criennes des cuirassiers ondulaient furieusement comme des vagues. Les pelisses des houzards volèrent comme des flots en tempête, et cette marée furibonde submergea la digue des bataillons blancs. On vit passer Saint-Phar, brandissant avec ivresse son bancal tout rouge. Mais, sort cruel! un mois après, la pauvre Corinne reçut une lettre qui disait ces seuls mots: "Nous avons battu l'ennemi. Malheureusement, j'ai laissé une oreille dans la mêlée. Corinnette adorée, je vous aime toujours, mais hélas! je n'ai plus qu'une oreille pour vous entendre! Puis ce fut Ealing. Un ouragan d'acier emporta le centre de l'archiduc. Saint-Phar se couvrit de gloire. Mais, en bonne coquette, la victoire se montra cruellement exigeante, car, dans le soir pourpre et fumeux le pauvre amoureux écrivait: "Nous avons dispersé l'ennemi. Mais, hélas! j'ai laissé un œil dans la mêlée. Je vous aime toujours, Corinnette adorée. Pour qu'il faut-il que je n'aie plus qu'un œil pour vous voir!" Enfin se leva Wagram. Le dieu de la charge, Lasalle, entraîna quarante escadrons sur les carrés autrichiens: les sabres tranchèrent comme des faulx, ouvrirent les poitrines, firent gicler les cervelles... Et voilà que la parvrette reçut encore un triste bulletin de victoire: "Nous avons écrasé l'ennemi. Mais le sort s'acharne et j'ai laissé un bras dans la mêlée. Je vous aime toujours, Corinnette adorée. Plaignez-moi, je n'ai plus qu'un bras pour vous étreindre." Et un mois après ces coûteux triomphes, le pauvre Saint-Phar, pâle d'émotion, frappait timide-

ment à la porte de sa fiancée. Ah! ce n'était plus ce beau capitaine qui semblait quelque Phébus, vêtu de rayons et colutté de ciel. Un bandeau noir voilait son œil gauche et coupaît vainement son visage. Un affreux emplâtre masquait son oreille droite. Et la manche de son dolman usé pendait lamentable et inutile. Et une terreur affreuse l'étreignait. Arthur, Alcide et Adolphe avaient-ils eu raison? Quel accueil lui réservait ce logis où il avait laissé tout son bonheur? Hélas! il ne pouvait le savoir, car aucun message ne lui était parvenu là-bas, à la Grande Armée. En ces temps d'épopée, les factieux allaient moins vite que la victoire. Mais voici Corinne, si jolie dans son spencer d'organdi, sous ses nattes blanches coquettement relevées. Et le pauvre soupirant s'écrie: —Corinne, ma Corinne bien-aimée, je n'ai plus qu'une oreille pour vous entendre, qu'un œil pour vous voir, qu'un bras pour vous étreindre! Les roses du bonheur illuminèrent le teint de la jeune fille. D'une voix tremblante où vibraient tout l'écho de sa tendresse, elle demanda: —Avez-vous encore votre cœur? Alors, spectacle inouï, miracle des amours fidèles le capitaine Saint-Phar arracha l'affreux emplâtre qui masquait son oreille droite et l'oreille apparut intacte tandis qu'il disait: —Ce n'est pas trop de deux pour vous entendre! —Hélas! j'ai tant pleuré sur vos douleurs que j'ai bien peur que vous me trouvez moins jo-

ou étaient Sodome et Gomorrhe La Mer Morte n'est pas hospitalière; elle tue les poissons, elle repand des vapeurs mortelles pour les arbres et elle est interdite aux bateaux. Deux savants Américains de l'Université de Yale, qui venaient d'arriver à Constantinople et se préparaient à se rendre en Palestine pour explorer à fond les rives d'un lac célèbre entre tous, mais très peu fréquenté des touristes, éprouvèrent une vive déception en apprenant que le canal de Suez, qui ne leur avait été promis que pour leur servir d'accès au canal, la navigation étant interdite dans les eaux qu'ils se proposaient de visiter. On nous fit savoir, dit M. Ellsworth Huntington dans le "Harper's Magazine", que la Mer Morte et la vallée de Jourdain étaient la propriété de Sultan, qui avait concédé à un juif et à un arabe le droit exclusif de naviguer sur le lac et sur le fleuve. Les concessionnaires avaient acheté une machine à vapeur munie d'une chaudière de dix chevaux et trois petites embarcations. Cette flotte n'était pas nombrée, mais elle se destinait pour défendre les droits des deux spéculateurs. Il y a quelques années, des pêcheurs grecs, qui exerçaient leur industrie sur le cours inférieur du Jourdain, avaient construit de beaux bateaux dont ils voulaient faire usage pour naviguer sur la Mer Morte, mais il leur a été impossible d'obtenir l'autorisation de les mettre à flot et les barques pourrissent sur les cailloux du rivage. Il semble que ce monopole, défendu avec tant d'après, ne doit pas rapporter de gros bénéfices. Il est extrêmement rare qu'un passager s'embarque à bord de leur chaloupe à vapeur, et l'unique recette que produise cette entreprise vient du transport de quelques cargaisons d'orge arrivant, à de longs intervalles, de la région du Sud Est. Lorsque les deux voyageurs américains arrivèrent sur les bords de la Mer Morte, ils furent très surpris de voir les préparés des deux spéculateurs, qui avaient payé beaucoup trop cher une concession très peu lucrative, opposèrent une énergique résistance. Ils ne s'inclinèrent pas de bon gré devant une autorisation en bonne forme accordée par le Sultan, au commandant de l'ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, et pour leur faire entendre raison il fallut l'intervention, à main armée, d'un soldat envoyé par le Maréchal de Jéricho. A partir de ce moment, M. Ellsworth Huntington et son compagnon de voyage purent naviguer à leur gré sur une mer dont le nom est célèbre, mais dont les rivages ont été négligés non seulement par les touristes, mais même par les expéditions scientifiques, et les deux explorateurs américains eurent l'ambition de recueillir sur place un problème d'histoire et de géographie qui a donné lieu à des controverses sans fin. Les uns ont dit le collaborateur de "Harper's Magazine", ont soutenu que la catastrophe de Sodome et de Gomorrhe n'était qu'une légende, inventée de toutes pièces; les autres, que les deux villes étaient situées au nord de la Mer Morte et avaient été détruites par un déversement de pétrole qui parvint pendant plusieurs jours, comme il arrive trop souvent aux pays du Texas ou de Bakou. Suivant une troisième version qui compte un assez grand nombre de partisans, ce ne serait pas au nord mais à l'extrémité occidentale du lac, qu'il faudrait chercher l'emplacement des deux cités maudites, et cette opinion a pour elle les traditions arabes qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Seulement, ce ne serait pas, comme le prétendent les récits transmis de génération en génération, un feu d'origine volcanique mais un jet de pétrole en flammes, qui aurait accompli l'œuvre de destruction. Ce système repose sur une erreur. Il était universellement admis qu'aucun volcan n'avait jamais existé dans une zone assez rapprochée de la pointe sud du lac, pour qu'une coulée de lave ait pu atteindre les deux villes. M. Ellsworth Huntington a fait justice de ce vieux préjugé. Je n'éprouvai pas, dit-il une médiocre surprise lorsque je visitais les ruines de Bouvaimah, je découvris quelques fragments de lave. Le vieux chatelet qui me servait de guide ne craignit pas de m'affirmer que nous étions sur l'emplacement de Sodome, et il sembla, en effet, que le nom de Bouvaimah ne soit qu'une corruption du nom de la ville détruite. Je me mis aussitôt à la recherche de l'endroit d'où venait la lave et je ne tardai pas à découvrir, à trois kilomètres des ruines, un petit volcan en éruption. C'était de là que provenaient les coulées de lave dont l'accumulation avait formé un promontoire entre Bouvaimah et Ghevarah. La question qui a donné lieu à tant de controverses paraît donc à peu près résolue. Ce n'est plus au nord, mais à l'extrémité méridionale de la Mer Morte qu'il faut chercher l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe. Les ruines de Bouvaimah recouvrent aujourd'hui le sol où s'élevait la première de ces villes, tandis que la seconde devait être à très peu de distance de même côté du promontoire formé de la coulée de lave lancée par le petit volcan dont l'éruption ne pouvait atteindre Zeor, aujourd'hui Ghevarah, qui était protégée par un rideau de collines. C'était là que Loth s'était réfugié avant de se rendre dans la grotte célèbre que le voyageur américain a également re-

Jardins Japonais. Dans une exposition anglaise Japonaise qui eut lieu dernièrement dans un parc de Londres, les visiteurs admirèrent beaucoup la section d'horticulture. Les jardiniers japonais sont, en effet, universellement fameux pour la hardiesse et l'ingéniosité qu'ils déploient afin d'obtenir des phénomènes végétaux. Les fleurs géantes et les arbres nains sont le but qu'ils poursuivent avec acharnement. Ce qu'il y a de plus extraordinaire c'est que les procédés employés par eux sont restés entourés d'un plus profond mystère! Voici pour-tant ce que l'on sait de ce mode d'obtention des arbres nains. La graine est plantée dans un pot plus petit qu'une tasse à café et au fur et à mesure que se développent, les racines s'éloignent de sortir du vase pour chercher à l'extérieur une nourriture plus abondante, elles sont tranchées avec un couteau ou mieux avec l'ongle. Il en est de même de toutes les branches superflues. Tandis que l'arbre se développe sans grandir, on augmente peu à peu la dimension du récipient, mais sans jamais lui donner que la terre exactement suffisante pour empêcher sa mort. C'est ainsi qu'une culture poursuivie par des générations successives a permis d'obtenir des arbres de trois cents ans dont la taille ne dépasse pas un pied et dont toutes les parties sont aussi exactement proportionnées que celles de leurs frères géants de trois cents ans. C'est déjà un bel âge que cent-dix ans, et cela suffit pour établir la renommée d'un homme. Mais ce privilège de ce grand âge se joint à celui d'avoir vu Napoléon, l'homme qu'on apprend tout à coup en avoir été investi devient un personnage légendaire. Il faut en croire les journaux russes et américains, c'est non seulement un, mais deux personnages légendaires de cette espèce qu'on vient de découvrir. L'un habite Moscou il s'appelle Kuznetsov, âgé de cent-dix-neuf ans et aurait assisté à l'entrée de Napoléon Ier à Moscou, en 1812. Kuznetsov a conservé toutes ses facultés, et l'état-major général russe l'a fait venir de Moscou afin d'en faire un témoin de la bataille de Borodino. L'autre est un citoyen des Etats-Unis, qui était gardien de cabine à bord de "Ball's Republic" lorsque Napoléon fut transporté à Sainte-Hélène. Il jouit, lui aussi, d'un bel âge. CUISINE Poulet en cocotte Faire revenir dans une cocotte avec du beurre, du lard de poitrine et des oignons coupés en dés et des champignons. Retirer le tout, laisser dorer dans le même beurre le poulet troussé et bridé, remettre le lard, les oignons et les champignons, saler légèrement, ajouter du poivre, un peu de bon bouillon ou mieux du jus de veau, un verre à Bordeaux de vin de Madère, couvrir hermétiquement, faire cuire au four pendant une heure. Dresser sur un plat et servir. On peut ajouter à ce plat quelques pommes de terre. Beignets de pommes et autres fruits Peler des pommes, ôter le cœur avec un vide pommes, les couper en rondelles de l'épaisseur d'un demi-centimètre, les faire mariner pendant une heure dans du cognac ou dans du rhum sucré, les tremper ensuite dans une pâte à frire, les faire frire de belle couleur et servir les beignets saupoudrés de sucre en poudre. On peut faire des beignets avec tous les fruits susceptibles d'être coupés en rondelles ou en quartiers tels que: pêches, poires, oranges, abricots, grosses fraises, grosses framboises entières, et même avec des fleurs d'acacias. Haricots verts saisis Les éplucher et les mettre dans un pot de grès en alternant une couche de sel, une de haricots, couvrir d'un linges et poser dessus de grosses pierres pour tasser les haricots. Le lendemain, combler le vide comme la première fois, Terminer par une couche de sel, couvrir d'un linges puis d'un fort papier. Lorsque l'on veut s'en servir, les faire tremper dans l'eau froide pendant une heure ou deux.

CAPITAINE DE BLANCMOUSTIER, Ce 26 de novembre 1831. Pour copie conforme, GASTON CH. RICHARD.

UN LAC ROUGE. Il existe, près de Lucerne, un petit lac d'une superficie d'environ 50 hectares. On l'appelle le lac Rouge, et personne, de mémoire d'homme, n'avait pu donner l'explication de ce nom; mais il n'en est plus de même depuis deux mois. Le surface de ce lac a pris, en effet, une couleur rouge comme celle du sang. Ce phénomène est dû à une sorte d'algues ou plantes aquatiques qui s'est développée tout à coup, sans que l'on en puisse indiquer la raison. Par les temps horribles. Au cours des dernières années, on a remarqué des phénomènes analogues dans les lacs de Morat et de Hallwy.